

matière à bien des réflexions pour ces praticiens quant même, dont les vues étroites ne sauraient distinguer dans la science agricole une aristocratie offerte à toutes les classes, pour prix de leur travail et de leur énergie. Le grand niveau social aujourd'hui c'est l'instruction, et tant que ces hommes aveugles se refuseront à son influence, le cultivateur demeurera ce qu'il est, c'est-à-dire trop souvent le marchepied sur lequel s'élèvent des ambitions d'une nullité certaine pour le bien public, lorsqu'elles ne lui sont pas pernicieuses.

Dès notre début dans ce journal nous avons compris l'espèce de défaveur dans laquelle était tombée la science agricole et depuis cet instant nous nous sommes efforcés de renverser un préjugé dont l'existence ne laisse rien à faire. Si nous avons été assez heureux pour rencontrer l'approbation de plus d'un homme de sens, il nous fait peine d'entendre encore des plaintes de ce que notre journal est trop savant. Un pareil avancé justifie à lui seul tout ce que nous saurions dire. Trop de science nous dit-on . . . et pourtant nous nous sommes bien gardés de toute discussion vraiment scientifique ; toujours nous nous sommes bornés à l'avancé des principes les plus élémentaires. Quel contre sens déplorable ! Quoi, messieurs les praticiens, vous voulez imposer votre opinion sur les problèmes que toute la science agricole a peine à résoudre, et vous ne pouvez déchiffrer les grosses lettres de cette science. Evidemment la position n'est pas tenable.

Pour nous, nous croirions manquer à notre devoir en deviant d'une seule ligne de la conduite que nous nous sommes tracée. Nous avons toujours eu répugnance à parler pratique à des hommes pratiques. Mais ce sur lequel nous avons insisté et insisterons encore, c'est le pourquoi de chaque opération, les principes sur lesquels doit s'appuyer la pratique. Ces principes sont immuables mais leur application doit varier avec les circonstances locales et c'est au cultivateur seul qu'appartient cette tâche.

Dans notre dernier numéro nous émettions notre opinion sur le "CHOIX D'UN SYSTEME D'ENSEIGNEMENT AGRICOLE" et comme toujours nous insistions sur la nécessité d'un enseignement complet. En effet, faut-il former des hommes capables de concevoir et de combiner un plan d'exploitation, puis de le réaliser par une organisation et une alimentation habiles ? Ou bien, faut-il seulement dresser des agents subalternes actifs et intelligents, les rompre à tous les procédés, à toutes les manœuvres de l'agriculture perfectionnée, et les habituer à suivre avec docilité l'impulsion qui pourrait leur être donnée ?

Une école qui doit exercer suffisamment ses élèves pour les rendre habiles dans l'exécution manuelle, qui doit les admettre avec l'instruction très bornée qui est l'ordinaire apanage d'hommes résignés à une position aussi secondaire, ne peut agir que sur un très petit nombre de sujets. La tâche est d'autant plus difficile que les procédés qui conviennent parfaitement à une localité peuvent être défectueux dans un autre ; et, comme il est difficile que l'école puisse prévoir les circonstances si diverses dans lesquelles ses élèves pourront se trouver, elle devra varier à l'infini l'enseignement de ses pratiques.

L'expérience a prouvé que quelqu'habiles que puissent être les agents subalternes, leur intervention est rarement heureuse ; ils voient souvent leurs efforts paralysés par la résistance ou le manque de confiance du propriétaire. Quelques